

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 3

Artikel: Le Pantoun javanais
Autor: Knosp, Gaston
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068789>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

SOMMAIRE :

Le Pantoun javanais, GASTON KNOSP. — Concerts d'orgue, GEORGE HUMBERT. — La musique en Suisse : Suisse romande; Suisse allemande. — La musique à l'Etranger : Allemagne, MARCEL MONTANDON. Communications de l'A. M. S. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Bibliographie. — Calendrier musical.

Le Pantoun javanais

A M. E. Salabert fils, Paris.

Un des divertissements favoris des indigènes de Sumatra est le *Pantoun*, sorte de joute musicale et poétique ou tournoi de chant.

Certains voyageurs ont cru devoir émettre que le Pantoun était le monopole des Javanais ; c'est qu'ils n'avaient pas consulté les éléments de la musicologie comparée, car ils n'eussent pu passer sous silence ce même genre de distraction, en vogue chez les Laotiens (lors des fêtes du *Nàm dok mai*), les Annamites et d'autres peuplades asiatiques encore. Et ne retrouvons-nous pas cette coutume bien établie, non loin de chez nous, aux îles Canaries dont les habitants usent de certains airs réservés spécialement à l'improvisation poétique, Folias, Izas, Saltona, Tanganillo ?

Le Pantoun javanais se distingue des genres similaires asiatiques par une plus grande élégance de la ligne musicale, une réalisation plus poétique de l'image choisie, une passion amoureuse moins puérile ; c'est plus poussé que ce que font sous ce rapport les Laotiens et les Annamites. Chez ces derniers surtout, il est rare qu'un dernier vers ne vienne pas gâter l'effet des précédents, en ce sens que la ligne poétique dévie vers une chute banale, à la conception enfantine et terre-à-terre. Il y a plus même. Alors que le Javanais sait être lyrique, érotiquement voluptueux pendant toute une pièce, l'Annamite est vite repris d'une certaine timidité qui n'admet plus la libre expression du sentiment éprouvé ; il lui arrive encore d'avoir recours à des images locales goûtées par ceux-là seulement qui connaissent bien l'endroit évoqué, le village où naissent ces improvisations. Le Laotien est déjà plus libre quoique toujours esclave de certaines tournures littéraires qui nous paraissent puériles ; le Javanais sait la grande phrase, la comparaison générale qui la fait comprendre de tous et même des étrangers. Qu'on en juge par le chant érotique suivant :

« Viens, belle Gadise¹ ; belle Gadise, viens ce soir dans la maison des fêtes ; je ne suis plus étranger pour toi, puisque tes bras sont devenus ma patrie. Tu m'offriras ta boîte de bétel, et tu feras résonner les petits gongs à mon oreille avide de t'entendre ; tu fixeras tes yeux mourants de tendresse

¹ Jeune fille.

sur mes yeux qui dévorent tes charmes; tu danseras avec tes compagnes, tu danseras avec cette grâce voluptueuse qui t'accompagne partout; tu placeras l'écharpe sur tes épaules, et, avec tes mains légères, tu la développeras de cent façons différentes pour dessiner tes formes élégantes. Je te donnerai l'éventail et le miroir que m'ont fournis le Chinois et le Chrétien, que je t'ai promis, et nous chanterons ensemble le pantoun; nous verrons ensuite qui des deux sait le mieux exprimer. Ah! ce sera celui qui sentira le mieux. A ce soir, belle Gadise; belle Gadise, à ce soir. »

Et voici, pour servir d'éléments comparatifs, des modèles de la verve poétique laotienne et annamite :

Texte laotien :

LE GARÇON.

Sans maîtresse, ma chère,
Je suis libre, et je viens vers toi.
Non, tu ne peux me repousser.

LA FILLE.

Si j'avais foi en tes paroles
Tu m'appartiendrais tout entier.
Mais ton cœur est à une autre.
Je ne crois pas à ton amour.

LE GARÇON.

Crois-moi, je ne suis pas menteur,
Ne te fâches pas, je t'en prie,
Ne me quittes pas, ma chère aimée.
Etc.

Et voici un texte annamite :

LA JEUNE FILLE.

Le bambou est toujours gracieux, alors même qu'il pousse parmi de vulgaires arbres.
Moi, je suis belle parmi les autres jeunes filles.

LE JEUNE GARÇON.

Je vous prie, appelez donc votre sœur ainée pour me répondre; je crains que votre inexpérience n'égale votre jeunesse.

LA JEUNE FILLE.

La lampe orgueilleuse se croit plus brillante que la lune; mais au moindre coup de vent elle s'éteint.

LE JEUNE GARÇON.

L'orgueilleuse lune se croit plus brillante que la lampe; mais au moindre nuage elle disparaît.

LA JEUNE FILLE.

Que l'homme soit assis sous une touffe de bambous
Ou qu'il recherche l'ombre de l'arbre Maï,
Qu'il laboure la rizière à l'Orient,
Qu'il abatte la forêt à l'Occident,
Il ne pourra vivre seul, loin de sa bien-aimée;
De quelle fille fera-t-il alors sa maîtresse?

LE JEUNE GARÇON.

Que je voudrais pouvoir espérer vous avoir pour épouse!
Pour baigner vos pieds, je construirais un grand bassin de briques de la forme d'une demi-lune.

LA JEUNE FILLE.

J'adore manger l'orange acide et m'asseoir dans l'ombre de l'oranger. Mais si je devenais votre épouse, je ne me rendrais pas avec vous en Chine.

LE JEUNE GARÇON.

Je ne suis pas un homme vulgaire, et la passion du jeu ne m'est rien. Serviteur du roi, je combats pour lui et je rame sur la jonque royale.
Etc.

La supériorité du genre javanais est incontestable ; il porte l'empreinte d'une civilisation plus raffinée que ne l'est celle des Laotiens et des Annamites de qui le genre est plus *paysan*, pour n'employer qu'un terme en rapport avec la vocation de ces derniers peuples qui sont avant tout des agriculteurs et non des citadins.

Le Pantoun javanais est exécuté le plus souvent par deux personnes assises de façon à se faire face. Cela commence par un long récitatif, chanté par une seule personne ; le chanteur, ou la chanteuse, choisit ses images, ses termes, et combine les casse-tête qui vont dans la suite rendre compliqué le fait d'y répondre, et ce afin de rester vainqueur. Un moment donné, lorsque l'adversaire a pu se faire une idée de la force du combattant, lorsqu'il croit avoir saisi le sens du texte improvisé et après avoir supputé les chances qui s'offrent de répondre, il choisit le passage propice et entre en joute. Dès lors, le principe du duo est établi, et le pantoun va son train jusqu'à ce qu'un des participants se déclare dans l'impossibilité de soutenir cette lutte lyrique. C'est alors une autre personne du cercle et qui a eu le loisir d'observer davantage le vainqueur, de se faire à son genre, qui entre en lice et devient, souvent, à son tour vainqueur pour être battue à un autre tournant. Il est de coutume qu'une fois vaincu, on ne doit plus prendre part au pantoun en cours. Ce dernier cesse alors, faute de combattants, ou lorsque l'heure est trop avancée, et que les participants fatigués rejoignent leurs foyers.

Il y a plusieurs genres de Pantouns ; ce sont en principe des quatrains dont les deux premiers vers s'occupent de l'image, les deux derniers de la morale qu'elle suggère. Une autre fois, lorsque le chanteur veut faire assaut de galanterie, il consacre ses quatre vers à l'image, laissant à son adversaire la gloire facile d'en tirer la morale ; cela a lieu surtout lorsque le premier chanteur, se sentant les reins solides, désire pousser son adversaire jusqu'au moment où il divise son récit de façon à nécessiter plusieurs quatrains. Il devient dès lors plus difficile de s'accorder du peu de détails donnés et de tenir tête à l'adversaire jusqu'à ce que, la poésie achevée, il sera plus aisément d'en résumer le principe philosophique qu'elle figurait. La difficulté consistait, ainsi que nous l'avons dit, à ne pas rester coincé entre deux pantouns, car on serait alors perdu. Il arrive encore que l'éénigme à résoudre nécessite plusieurs figures pour la décrire ; on concevra qu'il n'est pas facile de donner la réponse et qu'il est nécessaire, pour ce faire, de posséder en habitué le langage poétique ayant cours dans ces luttes courtoises. Si les deux improvisateurs sont de même force, le pantoun se fait plus compliqué et devient passionnant pour l'entourage suspendu aux lèvres des chanteurs ; la victoire oscille entre ces derniers, poussée par une mystérieuse sympathie vers celui qui vient de « cloquer » son adversaire, lequel cependant se relève plus animé que jamais pour s'assurer le succès chaudement disputé de part et d'autre. Autre genre, et qui n'est pas sans causer à celui qui répond certaines difficultés ; c'est lorsque le premier chanteur prélude par des vers qui n'ont aucun rapport avec l'image dont il exigera la morale, sorte de pièges appelés à éloigner l'ima-

gination du répondant dont la souplesse est ainsi mise à l'épreuve. Enfin, le genre non-rimé, qui permet d'embrasser des données plus vastes, souvent encore plus compliquées. La difficulté d'y répondre sera proportionnée au genre employé et n'est pas pour faciliter la réplique comme bien on le pense. Par moment l'assistance éclate de rire ; c'est que le deuxième chanteur, égaré par le sens énigmatique de la poésie, vient de faire une réponse tellement peu en rapport avec le sujet, qu'il est disqualifié sur le champ. Mais il n'est pas rare qu'un habile combattant, pressentant le point où en veut venir le proposant, lui fait une réplique telle que toute continuation du sujet choisi devient impossible. Déclaré vainqueur, c'est lui qui, de répondant, passe alors proposant.

Le lecteur s'étonnera peut-être à bon droit de cette facilité d'improvisation poétique chez un peuple en somme peu éduqué ; il convient donc de dire que dans ces improvisations, tout n'est pas inédit ; la remarquable mémoire de ces insulaires les met à même d'user en grande partie de vers et de rimes archiconnus. Néanmoins il faut reconnaître à ces artistes une grande finesse ainsi qu'une remarquable imagination poétique.

On serait dans l'erreur de croire que le Pantoun ne sert de divertissement que dans des réunions organisées spécialement en leur intention. Le Pantoun est le langage fleuri et descriptif, imagé, de l'homme galant qui recherche la faveur des Belles. On connaît d'ailleurs le style arabe et oriental ; il est frère du langage émaillé qui a cours dans le Pantoun. Il est évident que dans la conversation, le Pantoun se passe de texte musical ; il est par contre souvent accompagné d'offrandes de fleurs dont le langage, en même temps qu'il souligne la pensée de celui qui offre, n'est intelligible que pour les seuls initiés.

La traduction de pièces de Pantoun ne concourt que médiocrement à illustrer notre démonstration. Plus de sens que de termes, voilà ce qui frappe de prime-abord. Puis, les expressions que nous devons employer ne sont que de maigres équivalents des termes indigènes et ne rendent qu'imparfaitement la pensée indigène. C'est surtout la concision de cette poésie particulière qui la rend réfractaire à la traduction élégante, la traduction qui ferait bien saisir la pensée et l'expression autochtone. Le rôle du traducteur doit se borner à les faire comprendre sans pouvoir mettre en relief leur beauté particulière. Ces langues asiatiques offrent réellement de si grandes divergences avec les racines mêmes de nos systèmes linguistiques, que toute traduction littéraire demeure impossible. Nous devons nous astreindre à rendre la pensée sans la vêtir en un style en rapport avec son origine. On en jugera par quelques modèles qui suivent ; la pensée conserve évidemment sa même joliesse, mais elle est dépouillée du langage qui en rehaussait l'éclat et contribuait tant à sa fraîcheur. Voici comment un poète javanais de jadis chantait la beauté de son amante :

« Le visage de la vierge que j'aime a l'éclat de la lune ; la splendeur du soleil est éclipsée par sa présence, et elle en a dérobé les rayons. »

Ne croirait-on pas entendre un de ces vieux bardes maures de Grenade ; alors que les belles nuits incitaient leur pensée à se donner libre cours en de poétiques fantaisies ?

Convenons que le *seramba*, le genre de pantoun plus spécialement réservé

à l'expansion amoureuse, est d'une grâce indiscutable. Et si l'on était tenté de crier à la banalité, qu'on veuille bien se souvenir que ces images nous semblent telles pour avoir été employées par les plus infimes rimailleurs qui s'en sont fait des phrases passe-partout. Ces images sont anciennes, souvent de plusieurs siècles, et elles eurent leur heure d'originalité, lorsque le poète n'avait pas été tant copié, lorsque l'instruction, moins répandue, eut mis moins de monde à même d'écrire correctement, partant d'abuser des formules, des pensées, des conceptions et des expressions d'autrui.

Quant à l'origine du Pantoun, nous devons peut-être l'attribuer en partie à la considération dont jouit la femme en cette partie de l'Asie et qui contraste avec l'état d'esclavage dans lequel végète la femme chinoise et japonaise. Les Javanais, Birmans, Laotiens et même des Annamites font de leurs épouses un cas qui paraîtrait avilissant aux hommes d'autres races exotiques. Les femmes cambodgiennes ne craignent-elles pas les Laotientes, les « sorcières du nord » réputées pour leurs dons de séduction ? Aussi ne voyent-elles pas d'un bon œil le départ de leurs maris lorsque ces derniers vont trafiquer du côté du Laos. Et voici quelques exemples de lyrisme qu'inspirèrent à leurs amis absents des jeunes femmes laotientes :

O ma chère, comme je suis triste
De te savoir loin de moi !
Je ne fais que former des vœux
Pour que tu vives dix mille ans.
A toi je pense cent fois.

D'un autre :

J'ouvre la bouche pour te parler
Mais voilà ! je manque de courage.
Je voudrais m'adresser à toi
Mais réellement je n'ose,
Belle chair blonde que j'aime.

Ou encore :

Les souvenirs de ton enfance
Me poursuivent de telle façon
Que jamais je n'oublie notre amour.
Que les esprits nous accordent la joie
D'être réunis pour toujours.

Nous retrouvons chez des poètes malais de ces « lettres à l'absente » ; celle que nous reproduisons à l'appui de notre assertion est censée être écrite par une jeune femme à son amant absent :

« Brani, ô mon bien-aimé, j'ai gravi le mont escarpé pour suivre des yeux ton départ. Les vents fougueux du nord, père des tempêtes, font une profonde impression sur mon âme. Elle est tourmentée parce que j'ignore ta destinée. La vague mugissante, arrivant de la grande terre, mère de Kalamatan, vient chaque jour rouler sur le rivage, et toi, exilé de ta patrie, tu vogues au gré des vents, tu cours trafiquer aux îles lointaines. Sur mes épaules flotte l'écharpe que tu portais : tu me l'as donnée pour gage de ton amour. Doux souvenir ! sur quelques rivages que tu portes tes pas, sois-moi fidèle ; partout mon amour te suivra constamment. »

Chez les Tagals aussi le Pantoun exprime souvent les sentiments tristes que suggère la séparation :

Que faire à présent,
Séparée de toi ?
Tout m'importe, hélas !
Infortune, que deviendrai-je ?

Nos bois étaient si agréables
Avant ton départ !
Qu'ils sont tristes aujourd'hui !
Ils sont tristes comme mon cœur.
Que faire à présent,
Séparée de toi ?
Tout m'importe, hélas !
Infortune, que deviendrai-je ?

* * *

Plus nous allons vers le nord et plus le prestige de la femme se trouve amoindri.

L'Annamite se montre déjà assez réservé sur le terrain de la poésie galante, mais le Chinois rougirait absolument de débiter des pantouns à l'adresse de jeunes femmes aimables. Ces peuples se font de la supériorité du sexe fort une idée telle qu'il leur paraît inadmissible d'accorder pareille faveur au sexe charmant. Dès lors pourquoi glorifier un objet qu'au fond on range parmi les choses de simple utilité ? Cela ne serait pas logique de la part des Chinois qui admirent et pratiquent de nos jours encore le Code de la lettrée Pan-Aoï-Pan, autoresse d'un grand nombre de lois concernant la femme, et qui vivait du temps de l'empereur Ho-Ti (de 89-106 après J.-C.).

Là où la femme devient plutôt la compagne de l'homme que sa domestique, chez les Malais, les Birmans, les Laotiens, nous voyons fleurir les paroles gracieuses, les chansons amoureuses. Il est inadmissible que le Pantoun soit chez les Javanais une simple affaire de tempérament ; il est certes l'expression spontanée d'un sentiment sincère et non factice, car il n'aurait pas cette force, cette grâce, cette richesse d'images, s'il n'était l'écho d'une vive et véritable passion.

GASTON KNOSP.

La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro une étude de M. GEORGES BECKER : *Comment naissent les légendes.*

Concerts d'orgue

On n'entend pas sa voix profonde et solitaire
Se mêler, hors du temple, aux vains bruits de la terre.
Les vierges à ses sons n'enchaînent point leurs pas,
Et le profane écho ne les répète pas.
Mais il élève à Dieu, dans l'ombre de l'église,
Sa grande voix qui s'enfle et court comme une brise,
Et porte en saints élans, à la Divinité,
L'hymne de la nature et de l'humanité.

LAMARTINE.

Etrange destinée que celle de l'orgue ! Il est vieux... comme le monde, puisque le Chinois soufflant dans son *tcheng*, le berger d'Hellade dans sa *syringe* en connaissaient les premiers éléments. Les poètes l'ont magnifié, les savants l'ont scruté, les techniciens perfectionné. Les musiciens le révèrent, — la grande masse du public l'ignore ou, pis encore, le méprise.